

LA NÉBULEUSE DU SABLIER



TOME 1

CHRISTINE LEBON

ROMAN

Christine Lebon

La Nébuleuse du Sablier

© Christine Lebon, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4817-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Le temps est un ami qui mériterait qu'on lui fasse davantage confiance.
Crois-moi, jamais il ne s'égare, jamais il n'est perdu.
Il sait où il va. Chaque minute, chaque seconde a un sens.*

Tsadkiel

Comme les premiers vers d'un poème, comme l'étreinte du soleil
Comme le clapotis de la pluie sur la surface des ondes
Comme la danse des feuillages et la caresse de la brise
Je ne peux l'oublier !

Dans le vol des oiseaux et la danse de la flamme
Dans le tintement du cristal,
Dans le brouillard qui nimbe les cimes,
Je n'ai toujours vu que toi !

Depuis toujours, je t'attends ; nous avions rendez-vous !
Je le sais, car dans cet univers, le hasard n'existe pas.
Le temps s'affranchit du cercle de sa ronde infinie et porte jusqu'à moi
Les traces de tes pas, le reflet de ton regard, l'écho de ta voix.

L'espace vide de mon cœur se languit de toi.
Le temps le savait, lui, seul témoin de ta présence :
Nous avions rendez-vous !
Alors je t'en supplie, souviens-toi !

LIVRE
DE
CALEL



CHAPITRE 1

Essuyer la tempête



Endormie... Elle semblait simplement endormie dans la chambre à l'étage. Après l'avoir installée sur le lit, j'avais enveloppé son corps dans sa couverture favorite, effleuré l'une de ses mèches brunes qui s'étaient étalées sur l'oreiller. En redescendant l'escalier au rez-de-chaussée, j'avais même évité l'avant-dernière marche, celle qui grinçait à chaque passage, comme si je redoutais qu'elle ne se réveille. J'avais rangé les objets éparpillés sur le plancher, balayé le verre brisé, calfeutré de mon mieux la fenêtre, puis effacé, tant bien que mal, les traces de sang. Ensuite, j'étais remonté à l'étage. J'avais ouvert la vieille porte en chêne sans faire de bruit, pour revenir m'asseoir auprès d'elle. Réfugié à même le sol, je n'osais plus bouger. Je m'accordais seulement le droit de la contempler et de nourrir cet espoir insensé.

Comme il est doux d'observer ceux qu'on aime dormir. Je l'avais si souvent fait auparavant. Abandonnée dans l'étreinte invisible de Morphée, elle me paraissait si vulnérable, si parfaite... Pourtant, cette fois-ci, je ressentais quelque chose de bien différent.

Je promenais mon regard le long de son bras gauche, jusqu'à sa main, offerte, qui reposait mollement sur l'oreiller, au-dessus de sa tête. Un autre jour, une autre nuit, j'aurais lové ma main contre la sienne, j'aurais habité l'espace entre ses doigts et plongé avec délectation mon visage dans sa chevelure brune, pour en respirer le parfum. Mais à cet instant, ma crainte de m'approcher était insurmontable. Bien que je tentais de me raisonner, je redoutais malgré tout de découvrir ce que je verrais si mes yeux rencontraient les siens. Leur expression, assurément, devait avoir changé.

Les heures s'égrenaient, et pourtant, il m'était impossible de me décider à agir, ni même à bouger. Comme pétrifié, je ne pouvais que ressasser mes souvenirs. Chacun d'eux, tantôt précieux, tantôt accablant, ne faisait qu'accroître ma

confusion. J'ai fini par croire, un peu naïvement je l'admets, que l'aube, qui effacerait la nuit, gommerait aussi, comme par magie, les conséquences des événements qui avaient eu lieu la veille.

Évidemment, il n'en fut rien.

Je dus encore patienter et goûter jusqu'à l'écœurement à la saveur amère de l'attente.

Léger, presque imperceptible, je l'entendis finalement ! Oui ! Enfin, il y eut un frémissement, une inspiration plus profonde que les précédentes et je vis alors ses doigts, si jolis, remuer. J'écoutais le bruissement familier de ses longs cheveux sur l'oreiller en m'interrogeant. Se souviendrait-elle ? Si seulement elle pouvait se le rappeler ! Cela m'épargnerait la tâche ô combien délicate de devoir tout lui expliquer ! Oui, ce serait tellement plus simple...

Elle ouvrit les paupières et dès lors, je décidai de ne pas laisser au silence la moindre chance de s'interposer à nouveau entre elle et moi :

— Sélène ? Enfin ! Enfin, tu es réveillée ! Est-ce que tu vas bien ? Oui, c'est ça, respire... Respire, lentement... voilà. Dis-moi comment tu te sens !

Sélène s'était redressée. Je voyais sa poitrine se soulever et s'abaisser à un rythme rapide. Agitée, elle regardait tout autour d'elle, comme si elle ne comprenait pas où elle était. On aurait dit qu'elle émergeait d'un cauchemar.

— Nous sommes dans la chambre à l'étage, expliquai-je. Il fait jour maintenant.

Sélène n'avait pas encore parlé. À quoi pouvait-elle bien penser ? Était-elle dans cet état intermédiaire entre le sommeil et l'éveil, comme cela lui arrivait fréquemment ? Ou bien avait-elle déjà dépassé ce moment de flottement ? Était-elle en train de se remémorer ce qu'il s'était passé ? Mon esprit torturé s'en persuadait. Elle s'en souvenait, sûrement ! Elle devait s'en souvenir ! Comment aurait-il pu en être autrement ?

Sélène s'assit sur le bord du lit et posa ses pieds nus sur le sol.

— Attention, tu veux te lever ? Je préférerais que tu attendes un peu, mais, d'accord, si tu te sens prête maintenant, je vais t'aider. Vas-y doucement alors. Tu n'as pas la tête qui tourne, au moins ? Tu t'es... tu t'es cognée sur l'angle de la table basse en tombant. Tu as une sacrée bosse d'ailleurs, juste là, sur le front. Elle ne te fait pas trop souffrir ? Ça va ? Et... et j'ai dû te bander l'avant-bras, mais bien heureusement, ce n'est pas grave. La plaie est superficielle. Tiens, je t'avais préparé des glaçons si tu...

Interdit, je m'interrompis lorsque je vis Sélène ignorer la poche de glace que je lui tendais. Non seulement, elle évitait mon regard et ne m'adressait pas un

seul mot, mais elle me dépassa avec une froideur inaccoutumée, pour se pencher et chercher quelque chose sous le lit.

— Tu as besoin de tes chaussures peut-être ? Elles sont au rez-de-chaussée. J'ai dû te porter jusqu'ici pour t'installer au chaud. Tu étais inconsciente. Mais... attends, ne bouge pas, je vais te les apporter. Je reviens tout de suite.

Je dévalai l'escalier quatre à quatre et je récupérai sa paire de bottines fourrées pour les lui donner.

— Il fait un froid glacial dans le salon, lui dis-je en pénétrant à nouveau dans la chambre.

La question m'avait trop longtemps brûlé les lèvres. Je finis par demander :

— Tu te rappelles ce qui s'est passé ?

À mon grand désarroi, me délivrer ainsi de mon interrogation n'eut pas pour effet de me rassurer. Bien au contraire... Sélène demeura tout aussi silencieuse qu'elle l'avait été quelques minutes plus tôt.

— Sélène, je t'en prie, dis quelque chose ! Je m'inquiète pour toi ! Tu te souviens bien de la tempête, hier soir ?

— La tempête ? articula-t-elle avec difficulté.

— Oui, insistai-je en lui tendant le verre d'eau que je lui avais préparé. Toute la nuit, le vent a rugi à l'extérieur. Tu te rappelles ?

Elle réfléchit quelques instants, but une gorgée d'eau puis reposa le verre d'un geste lent sur la table de chevet.

— Tout est flou dans ma mémoire, m'expliqua-t-elle.

— Tu es restée blottie contre moi sur le canapé du salon, à regarder le feu crépiter dans la cheminée. « Encore une nuit comme je les aime », c'est ce que tu m'avais dit. Une nuit comme tu les aimes... Mais la nuit dernière n'a pas été comme les autres : les choses ont pris une tournure, disons, inattendue. Nous n'avons pas pu fermer l'œil à cause du bruit. De temps en temps, alarmés par le fracas que nous entendions, nous nous levions pour regarder par la fenêtre ce qui se passait dehors. J'en profitais pour raviver le feu ou ajouter de nouvelles bûches. Malgré tout, les flammes avaient bien du mal à nous réchauffer, alors nous revenions vite sous la couverture. Personne n'avait prévu une telle intensité et la tempête a dû en surprendre plus d'un par sa violence inouïe ! Nous, elle nous a pris au dépourvu. Il y a eu une rafale, une rafale encore plus forte que les précédentes et l'arbre que tu aimais tant, il... il n'a pas tenu. Il a fini par tomber et a pulvérisé la baie vitrée... au moment où tu te tenais juste devant. Mais cela n'a plus aucune importance maintenant. L'essentiel est que tu ailles bien. C'est juste... enfin... C'est juste que je t'ai effrayée sans le vouloir en essayant de te

protéger. Tu étais si près de la vitre que les branches t'auraient écrasée si... si je... Enfin tu te le rappelles sûrement, je pense, puisque c'est précisément à ce moment que tu as eu peur, mais pas de l'arbre qui faisait irruption dans le salon, je le sais bien.

Un éclair sembla passer dans les yeux de Sélène tandis qu'elle glissait un pied dans l'une de ses chaussures.

— Oui, l'arbre...

Sélène, tremblante, se prit la tête dans les mains.

— Mon arbre est tombé, oui, je m'en souviens à présent ! Mais ce n'est pas tout, je crois ! Il y a autre chose. Oh mon dieu ! Non, Cal, il y a autre chose, n'est-ce pas ? m'interrogea-t-elle.

— Oui, il y a bien autre chose. Est-ce que tu t'en souviens ?

Je me suis agenouillé devant elle, en relevant délicatement son visage pour rencontrer enfin son regard. Je contemplais ses yeux dans les rayons d'un soleil encore bien pâle. Je parcourais les crêtes de ses iris. Elles se découpaient finement dans la lumière fragile, comme un chemin familier qui me menait jusqu'aux pupilles de celle que j'aimais de toute mon âme. Je voulais apaiser les tourments qui lui faisaient se mordre la lèvre comme à chaque fois qu'elle était angoissée. Je ne formais qu'un seul et unique souhait : celui d'effacer l'inquiétude que je décelais sans peine. Avec douceur, je lui dis :

— Tu ne peux pas avoir oublié, c'est impossible. Je le vois bien ! Je le vois à cette lueur dans tes yeux, à la façon dont tu me regardes à présent, mais surtout à la manière dont tu te comportes avec moi ! Il y a quelque chose de changé ! Je sais bien que tu t'en souviens !

Sélène détourna la tête et se passa une main affolée dans les cheveux. Puis, comme si elle n'y tenait plus, elle se leva et s'éloigna de moi. Elle regardait au loin, à travers les vitres humides de la fenêtre, mais je sentais bien que son attention se projetait à l'intérieur de sa mémoire. D'une voix émue, elle me dit :

— C'est vrai, je me rappelle quelque chose, mais... non, c'est impossible. Je dois... je dois perdre l'esprit !

— Non, non Sélène, tu ne perds pas la tête ! Je ne sais si ce que je m'apprête à te dire va te rassurer, mais sache que ce que tu as vu était bien réel !

— Réel ? répéta-t-elle en faisant volte-face.

— Oui, réel !

— Les ailes ?

Le temps me parut suspendu, arrêté dans sa course par ces deux mots. Les ailes... Il n'y avait plus de doute possible. Elle se le remémorait. Peut-être même